



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***En mer Rouge : Henry de Monfreid, aventurier et photographe / Guillaume de Monfreid*
éd. Gallimard, 2014
cote: 60.202**

Les abords du Bab el-Mandeb, pays de la Reine de Saba, mythiques pays de Pount et d'Ophir, pays de la myrrhe et de l'encens, du mimosa et du santal, ont de tout temps été une terre d'élection pour de grands aventuriers et, par voie de conséquence, ils ont inspiré la littérature d'aventures, genre pauvrement représenté dans les lettres françaises. Qu'il nous suffise de citer les noms de Rimbaud, de Joseph Kessel et d'Henry de Monfreid. On sait que les récits de ce dernier ont fait rêver les petits bourgeois casaniers et plus encore les adolescents en mal d'exotisme, et nous fumes du nombre. Le musée Monfreid à Ingrandes en Berry entretient son souvenir et plus récemment, en 2012, une exposition à la corderie royale de Rochefort (*Henry de Monfreid, l'écume de l'aventure*) a montré au public des documents divers, des souvenirs, des journaux de bord, des aquarelles. Comble de l'ironie pour un contrebandier notoire, l'exposition a aussi été présentée au musée des douanes de Bordeaux.

Monfreid était entré en littérature relativement tard, sous l'influence de Joseph Kessel qui avait lu ses journaux de bord, puisqu'il avait 52 ans quand parut chez Grasset son premier roman *Les secrets de la mer Rouge*, (1931). Ce fut un succès immédiat qui lui valut le prix des Vikings l'année suivante. Et ce fut le début d'une abondante production qui ne compte pas moins de 75 ouvrages: romans, nouvelles, rapports de presse. Nous ne citerons que quelques titres parmi les plus connus : *La poursuite du Kaïpan*, *L'homme sorti de la mer*, *Aventures en Mer Rouge*, etc. Ses sympathies pour l'Italie fasciste, qui se traduisirent par une approbation de la conquête de l'Ethiopie par les Italiens, apparaissent très clairement dans *Les Guerriers de l'Ogaden* et surtout dans *Le masque d'or ou le dernier Négus*. Il s'agissait d'un règlement de comptes avec l'Empereur Haïlé Sélassié, autre forban, qui l'avait expulsé de ses Etats en 1933. Ses activités, qui ne furent pas toujours en parfaite intelligence avec les lois françaises, sa possible conversion à l'islam (mais il pourrait n'avoir été qu'un *Turc de profession* comme l'on disait au XVIII^e siècle), son mariage avec une Allemande, son anglophobie, son implication dans le meurtre de l'indicateur Yusuf Eibou, peuvent expliquer ses trois échecs à l'Académie Française (malgré le soutien de Joseph Kessel, Jean Cocteau et Marcel Pagnol) de même que son absence des anthologies et des manuels de littérature tels que Lagarde et Michard ou encore le Précis de Littérature du XX^e siècle de Jacques Robichez².

Mais Henry de Monfreid ne fut pas seulement écrivain, il fut aussi peintre, comme son père, et également photographe. On lui doit plus de 500 clichés, conservés par ses



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.

² En revanche, il est mentionné dans "L'histoire illustrée de la littérature française" de Abry, Crouzet et Audic (éd. Didier 1942)



Académie des sciences d'outre-mer

descendants. Son petit fils Guillaume de Monfreid (qui nous promet un album de ses aquarelles) a précisément entrepris de nous donner une sélection des spécimens les plus remarquables.

Né à La Franqui (commune de Leucate, dans l'Aude) en 1879, fils d'un artiste peintre qui fut l'ami de Gauguin et de Victor Segalen, le jeune Henry fut très tôt en contact avec le poème de la mer, puisque dès l'âge de six ans, il accompagnait son père, qui possédait un beau voilier de plaisance, dans une croisière qui, par les Baléares, les conduisit jusqu'à Alger. Il fut potache à Paris, fréquenta l'Ecole Alsacienne, ce qui est une référence honorable !, devint éleveur de poulets (mais il fit faillite), fut recruté comme chimiste aux laiteries Maggi, pour lesquelles il travailla un temps à Fécamp, ce qui lui permit de faire quelques sorties en mer, qui lui valurent peut-être d'être congédié par son employeur. Il essaya ensuite de se lancer dans la production laitière en fondant son propre élevage près de Meaux mais ce fut un échec et ce n'est qu'en 1911 qu'il s'embarqua sur l'Oxus pour Djibouti.

Ce fut le début d'une existence aventureuse. Comme beaucoup de voyageurs sans bagage, il fut attiré par l'Ethiopie que l'on appelait encore l'Abyssinie (le pays des hommes mélangés) et y fut employé comme modeste agent de comptoir, mais il ne se satisfait pas longtemps de cette condition. Il avait en horreur la petite société coloniale étriquée de Djibouti. Fut-il explorateur en Ethiopie? La voie ferrée atteignait déjà Diré-Daoua et il n'y avait plus grand-chose à découvrir. Il se mit à son compte, conduisit ses caravanes chargées de perles et de munitions au Harar et jusque sur les plateaux de l'Amhara, en revint avec des charges de café et de peaux. Il se fit construire une belle demeure à Aroué, sur les contreforts du plateau abyssin, où il passait d'agréables séjours en famille loin de la touffeur de Djibouti ou plutôt d'Obock.

Mais il ressentait l'invincible appel de la mer: il fit construire des boutres dans le golfe de Tadjourah, aux rives de la mer Rouge, fit de la contrebande d'armes, de perles et de hachich, ce qui lui valut d'être expulsé d'Aden par les autorités britanniques qui confisquèrent son boutre et, plus tard, de se retrouver en prison à Djibouti. Pendant le second conflit mondial, il fut un temps interné au Kenya par les Anglais.

Cette belle collection de clichés témoigne d'autant plus du talent de l'artiste que les techniques de la photographie étaient encore loin, dans les années 30 d'être parvenues au niveau de qualité qu'elles ont atteint depuis lors. On en était encore au temps des plaques de verre et du bromure d'argent et Henry faisait ses développements lui même. Mais comme le constate l'académicien Jean-Christophe Rufin dans sa belle préface : "Ces images sont Monfreid, ces photographies sont l'œil de Monfreid. A ceux qui les découvrent en ayant lu son œuvre, elles apporteront de troublantes réminiscences. Aux autres, elles serviront de clefs pour entrer dans son univers et en éprouver les délices ".

Le chapitre "La vie à bord" (p.58-82) nous montre Henry dans son élément, la mer, à la barre de ses boutres, l'*Ibn el-Bahar*, le *Fahala*, le *Fath el Rahman* et l'*Altaïr*, partageant la vie de son équipage, ou supervisant la construction de ces beaux voiliers dont la tonture émerveillait Paul Morand à son passage à Aden : "Des chantiers arabes construisent avec du



Académie des sciences d'outre-mer

teck birman ou siamois des boutres admirablement carénés"³. Fut-il reçu aux épreuves de l'examen de capitaine au long cours en 1927 à l'âge de 38 ans ainsi que l'affirme son biographe (précisons qu'il s'agit d'un brevet et non d'un diplôme) ? Ceci nous semble quelque peu douteux. Il avait certes une grande pratique de la navigation mais n'avait pas suivi les cours d'une école d'hydrographie : il pourrait s'agir d'un brevet local, plus modeste, de capitaine au cabotage.

Nous apprenons ensuite (pp.84-94) qu'entre autres activités, il fut aussi agent de renseignement officieux pour le compte du gouverneur de la côte des Somalis. Au début de 1914 il fut envoyé en mission de reconnaissance dans le territoire de Cheikh Saïd (on souhaiterait une orthographe plus moderne que celle de Cheik retenue par Monfreid et par son petit-fils). Depuis longtemps, à Djibouti, on s'intéressait par intermittence à ce territoire désertique de la rive d'Asie que la maison Rabaud avait acquis en 1868 et cédé au gouvernement français en 1886. Il fit quelques photos mais au retour un mauvais coup de vent de sud-ouest le contraignit à aller s'abriter en rade de Moka. Le pacha ottoman de la localité n'ignorait pas ses activités d'espion, mais ne lui chercha pas trop d'ennuis et ne put lui confisquer ses clichés. Il rapporta au gouverneur de Djibouti l'information désirée : la mauvaise rade foraine de Cheikh Saïd ne présentait pas d'abri pour les navires de guerre (les marins le savaient depuis longtemps et le gouverneur aurait pu tout aussi bien ordonner une recherche dans les archives de la station navale à Lorient). Monfreid poursuivit ses activités d'espionnage pendant les hostilités, jusque vers 1916. Il s'occupa aussi du ravitaillement des phares à la demande des autorités coloniales.

Le chapitre "Les femmes d'Henry" (pp.95-106) nous fait pénétrer dans son intimité et nous montre deux des quelques femmes qui ont vécu dans l'ombre de cet homme exceptionnel, la jeune Fathouma, servante et maîtresse somalie et surtout la flamboyante prussienne Armgart Freudensfeld, personne de belle prestance et de grande tenue intellectuelle qu'il épousa en 1913, qui lui donna trois enfants et qui fut la compagne des bons et des mauvais jours jusqu'à sa mort prématurée en 1938 à l'âge de 51 ans (Monfreid en avait alors 59). Mais nous ne verrons ni la jeune Lucie Dauvergne avec qui il vécut pendant dix ans et dont il reconnut le fils, ni Madeleine Villaroche qui fut à ses côtés jusqu'à la fin de sa vie.

Si l'on en croit le livre de l'Exode, il existe dix plaies d'Egypte. Une onzième pourrait s'y être ajoutée sous la forme de la drogue, et Monfreid y a, comme il convient, contribué en son temps après avoir visité l'Egypte en touriste (il était fasciné par la face camuse du sphinx de Gizeh dont il recherchait les traits sur le visage des femmes somalies). Nous lisons (pp. 107-133) qu'il se procurait du haschisch en Grèce, le faisait acheminer à Djibouti par des cargos de Marseille, puis remontant la mer Rouge à bord de son voilier, s'en allait livrer sa cargaison à des cheikhs bédouins sur les rives peu surveillées du golfe de Suez. Il se fournissait aussi en haschisch à Bombay et en d'autres lieux.

Retiré à Ingrandes à partir de 1947, il y coula en paix les vingt sept dernières années de sa vie, se consacrant à l'écriture, avec toutefois quelques échappées en famille quand le reprenait la nostalgie des horizons marins. Il mourut en décembre 1974, sans avoir survécu à

³ in La Route des Indes



Académie des sciences d'outre-mer

son ennemi de toujours, l'empereur Haïlé Sélassié, Négus Négoussié, force de la Trinité, roi des rois et Lion de Juda, étranglé à Addis quelques mois plus tard, le 27 août 1975.

En guise de conclusion, Guillaume de Monfreid nous livre (pp. 235-238) une belle réflexion sur la grande dépression des pays de la Corne orientale d'Afrique (*great rift*), ces pays bordiers du Bab el Mandeb, région de contact qui attira d'illustres paléontologistes comme l'abbé Breuil et Teilhard de Chardin qui furent, l'un et l'autre, amis de Monfreid (comme bien d'autres dont Jean Cocteau et Paul Vaillant-Couturier)⁴. Il y a joint de plaisants dessins à la plume évoquant ces contrées écrasées par le soleil, parsemées de buissons épineux, où plane le souvenir de son aïeul.

Jean Martin

⁴ Dans son cahier *Ethiopiennes* Hugo Pratt lui a fait rencontrer son célèbre personnage de fiction Corto Maltese.